



Cuadernos de Ilustración y Romanticismo

Revista Digital del Grupo de Estudios del Siglo XVIII

Universidad de Cádiz / ISSN: 2173-0687

nº 30 (2024)

LA FEMME AU JARDIN DANS LES TEXTES DE VULGARISATION SUR LA BOTANIQUE (ROUSSEAU, MONTBRISON)

Barbara ŁUCZAK

(Adam Mickiewicz University in Poznań)

<https://orcid.org/0000-0002-4153-6632>

Recibido: 7-9-2023 / Revisado: 3-4-2024

Aceptado: 27-4-2024 / Publicado: 8-10-2024

RESUMEN: En el artículo, analizamos la relación que vincula la figura de la mujer con el espacio del jardín en las *Cartas elementales sobre botánica* (escritas durante los 1770) de Jean-Jacques Rousseau y en las *Lettres à Madame de C** sur la botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle* (1802) de Louis Bernard de Montbrison. Partimos de la observación que, en ambas obras, a la mujer se le recomienda estudiar las plantas en el jardín, un espacio modificado por la actividad humana y, asimismo, poco favorable a la adquisición de los conocimientos científicos. En nuestro análisis demostramos que la reclusión de la mujer en el jardín refleja el lugar que la mujer ocupa en la ciencia y en la sociedad de finales del siglo XVIII y principios del XIX.

PALABRAS CLAVE: jardín, divulgación científica, educación de las mujeres, manuales de botánica, Rousseau, Montbrison

THE WOMAN IN THE GARDEN IN POPULAR WRITINGS ON BOTANY (ROUSSEAU, MONTBRISON)

ABSTRACT: In the article we analyse the image of the woman in the garden in Jean-Jacques Rousseau's *Lettres élémentaires sur la botanique* (1770s) and Louis Bernard de Montbrison's *Lettres à Madame de C** sur la botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle* (1802). We note that in both works women are encouraged to study plants in the garden, a space that has been modified by human activity and thus not conducive to the acquisition of scientific knowledge. We argue that the seclusion of women in the garden reflects the place of women in science and society in the late eighteenth and early nineteenth centuries.

KEYWORDS: garden, popularization of science, women's education, manuals of botany, Rousseau, Montbrison

O. À TITRE D'INTRODUCTION

De toutes les parties de l'histoire naturelle, la botanique est celle qui convient le mieux aux femmes. Les travaux qu'elle exige ne sauraient blesser leur délicatesse; elle leur offre un amusement dans la retraite; elle répand de l'intérêt sur leurs promenades; elle les attache à la culture des jardins; elle les met à même de développer chez leurs enfans le talent de l'observation en fixant leur attention sur des objets agréables; elle leur donne enfin le moyen de satisfaire leur goût pour la bienfaisance en faisant connaître aux habitans des campagnes les plantes qui croissent autour d'eux, et qui peuvent être utiles. Les Lettres de Rousseau leur avaient d'abord donné le goût de la botanique, et ce goût est devenu plus vif par la facilité qu'elles ont eu de s'instruire. On en voit un assez grand nombre se rendre au Jardin du Roi dès sept heures du matin pour assister au cours, et l'on a cru devoir leur réserver dans l'amphithéâtre une enceinte séparée des gradins où se placent les hommes (Deleuze, 1823: 140).¹

Cet extrait d'*Histoire et description du Muséum royal d'histoire naturelle* (1823) de Joseph Philippe Deleuze (1753-1835), aide-naturaliste au Muséum, aborde différents aspects de la thématique qui nous occupera dans cet article. Deleuze non seulement souligne le rôle que Jean-Jacques Rousseau a joué dans la vulgarisation de la botanique, mais reprend aussi les propos de celui-ci et met en relief l'intérêt que l'étude des plantes a suscité à son époque chez les amateurs, parmi lesquels les femmes. La description quasi impressionniste d'un groupe de femmes qui, par une matinée parisienne, franchissent la grille du Jardin du Roi pour assister à un cours de botanique constitue un témoignage de cet engouement. Le dernier tiers du XVIII^e siècle et le début du XIX^e sont en effet une période où la botanique devient une activité à la mode; qui plus est, étant un passe-temps agréable et utile, elle est même recommandée aux femmes et constitue un élément important de leur formation. De nombreuses publications parues à cette époque, dont les *Lettres élémentaires sur la botanique* de Rousseau, mentionnées par Deleuze (et qui retiendront notre attention dans ce qui suit), sont censées les guider dans cette étude, qu'on estime appropriée à leur «nature». Aussi délicate que la fleur même, bienfaisante et généreuse, la femme pourra transmettre ses connaissances aux enfants ou à ceux qui, moins éclairés, en ont besoin. Enfin, la dernière phrase du passage cité peut se lire comme une représentation symbolique de la différence entre la botanique pratiquée par les hommes et celle proposée aux femmes, que nous observerons lors de notre analyse.²

I. ÉTUDIER LES PLANTES DANS LE JARDIN?

On étudie la Botanique sur les livres, dans les jardins botaniques, dans les herbiers; mais il est nécessaire d'aller souvent voir les plantes dans les lieux agrestes & variés où la Nature seule prend soin de leur culture; c'est là que le Botaniste attentif doit profiter des ressources que la Nature lui offre pour la connoître; c'est là qu'il doit ramasser les matériaux de son herbier, & non pas dans les jardins botaniques, où la culture rend souvent les plantes monstrueuses & contrefaites,

¹ Dans les citations, nous respectons l'orthographe d'origine.

² Sur ces sujets, voir par exemple Schteir (1996), George (2007), Łuczak (2017, 2020), Andre & Philippe (2020).

écrit Pierre Bulliard (1783: 101) dans son *Dictionnaire élémentaire de botanique*. L'herborisation, une pratique essentielle dans le travail du botaniste, doit alors se réaliser de préférence dans un espace naturel, «agreste», le seul qui permette de connaître la vraie nature des spécimens qui seront ramassés pour faire ensuite l'objet d'une étude ou prendre place dans un herbier. Si les auteurs du *Dictionnaire de Trévoux* se montrent moins stricts dans leurs préconisations quant au lieu de l'herborisation (activité consistant à «aller dans les prez, les bois, les jardins & les campagnes pour voir diverses sortes de plantes, pour apprendre à les connoître, & pour en découvrir de nouvelles» [«Herboriser», 1740: 1663]), herboriser, d'après *L'Encyclopédie*, «c'est parcourir les campagnes pour y reconnoître les plantes qu'on a étudiées dans l'école» («Herboriser», 1765: 149). Il semble dès lors que, pour explorer les secrets du monde végétal, on ne saurait recommander le jardin, défini comme «un terrain enclos où l'on cultive des plantes pour l'agrément ou pour l'utilité, ou pour l'un & l'autre à la fois», pour reprendre le dictionnaire de Bulliard (1783: 104).

Au vu de ce qui précède, il est surprenant de noter que, dans différents écrits sur la botanique adressés aux femmes au tournant du XIX^e siècle, le jardin est présenté comme le terrain d'observation et d'étude des plantes. «Mon intention est de vous décrire d'abord six de ces familles pour vous familiariser avec la structure générale des parties caractéristiques des plantes», écrit Rousseau dans les *Lettres élémentaires sur la botanique*³ (1826: 307) dont plusieurs passages suggèrent que c'est surtout dans le jardin que leur destinataire, madame Delessert, mettra en pratique les connaissances acquises grâce à ce cours de botanique par correspondance fourni par le philosophe:

Quand les premiers rayons du printemps auront éclairé vos progrès en vous montrant dans les jardins les jacinthes, les tulipes, les narcisses, les jonquilles et les muguets, dont l'analyse vous est déjà connue, d'autres fleurs arrêteront bientôt vos regards, et vous demanderont un nouvel examen (Rousseau, 1826: 302).

Si vous ne connoissez ni le cresson alenois, ni le cochléaria, ni le thlaspi, ni la lunaire, vous connoissez, du moins je le présume, la bourse-à-pasteur, si commune parmi les mauvaises herbes des jardins (305).

Prenons d'abord les *labiées*. Je vous en donnerois volontiers pour exemple la sauge, qu'on trouve dans presque tous les jardins (316).

Cependant j'ose douter, lisant comme vous savez faire, qu'après une ou deux lectures de ma lettre, une ombellifère en fleurs échappe à votre esprit en frappant vos yeux; et, dans cette saison, vous ne pouvez manquer d'en trouver plusieurs dans les jardins et dans la campagne (329).

Une fleur commode pour ces observations est celle des soleils, qu'on rencontre fréquemment dans les vignes et dans les jardins (342).

Le jardin en tant que lieu d'étude des plantes est également évoqué dans les *Lettres à Madame de C** sur la botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle; suivies d'une méthode élémentaire de botanique*⁴ (1802) de Louis Bernard de Montbrison. La destinataire des lettres est propriétaire d'un jardin où elle cultive et observe les plantes: «Je me

³ Désormais abrégé en *Lettres élémentaires*.

⁴ Désormais abrégé en *Lettres à C.*

contente [...] de vous envoyer une petite collection de graines, en vous priant de les semer dans la partie de votre jardin que vous avez si agréablement consacrée à la botanique» (Montbrison, 1802, vol. 1: 115), lui écrit son précepteur. Dans d'autres passages, il se montre encore plus précis en recommandant à son élève d'examiner des plantes ramassées dans son parterre (Montbrison, 1802, vol. 1: 48). C'est là que l'empreinte culturelle du jardin et, par conséquent, l'inadéquation de celui-ci à l'étude des végétaux se font particulièrement frappantes. Défini dans *L'Encyclopédie* comme «un terrain plat, uni & découvert, où l'on a tracé différens traits, planté ordinairement en buis, imitant la broderie, ou que l'on a partagé en plusieurs compartimens de gazon» (Argenville, 1751: 87), le parterre se place aux antipodes des «lieux agrestes» dont Bulliard parlait dans son *Dictionnaire*. Toutefois, l'énonciateur de l'ouvrage de Montbrison décide de ne pas tenir compte de cet inconvénient lorsqu'il recommande à madame de C:

Tels sont, Madame, les principaux termes pour lesquels je demande d'abord une petite place dans votre mémoire, et que je vous prie d'appliquer vous-même sur un grand nombre de fleurs de votre parterre (Montbrison, 1802, vol. 1: 55).

Puis, dans le second tome, avant d'exposer la méthode de classification des plantes qu'il lui propose de suivre, il écrit:

Vous avez déjà commencé à analyser les trésors de votre parterre: mais vous demandez un guide pour vous frayer la route (Montbrison, 1802, vol. 2: 2).

Je suppose donc votre herbier enrichi déjà d'un grand nombre de plantes, auxquelles il ne manque plus que les noms, et qui, jointes aux fleurs de votre parterre, ont déjà étendu vos connoissances et piqué votre active curiosité (vol. 2: 14).

Certes, le fait de mener des observations sur des plantes du jardin ne met pas en question leur validité. Mais il faut souligner que, de cette façon discrète, Rousseau et Montbrison ancrent la femme, adepte de la botanique, dans l'espace du jardin. Cette association ne semble requérir aucune explication de leur part; elle est présentée comme une évidence. Le silence qui l'entoure est d'autant plus surprenant que, dans d'autres ouvrages, Rousseau exprime une profonde réticence vis-à-vis du jardin en tant que lieu de travail du botaniste. Dans un passage des *Confessions* consacré à sa passion pour la botanique, et, particulièrement, aux herborisations réalisées sur l'île Saint-Pierre, il n'hésite pas à reprocher à Linné lui-même d'avoir mené sa recherche «dans des herbiers et dans des jardins» tout en contrastant cette pratique avec sa propre façon d'étudier les plantes:

Ce grand observateur [Linné] est à mon gré le seul, avec Ludwig,⁵ qui ait vu jusqu'ici la botanique en naturaliste et en philosophe; mais il l'a trop étudiée dans des herbiers et dans des jardins, et pas assez dans la nature elle-même. Pour moi, qui prenais pour jardin l'île entière, sitôt que j'avais besoin de faire ou vérifier quelque observation, je courais dans les bois ou dans les prés, mon livre sous le bras: là, je me couchais par terre auprès de la plante en question, pour l'examiner sur pied tout à mon aise. Cette méthode m'a beaucoup servi pour connaître les végétaux dans leur état naturel, avant qu'ils aient été cultivés et dénaturés par la main des hommes. On dit

⁵ Christian Gottlieb Ludwig (1709-1773), médecin et botaniste allemand, est notamment l'auteur de *Definitiones generum plantarum* (1747), auquel Rousseau se reporte dans ses brouillons sur la botanique (voir Kobayashi, 2012: 32).

que Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui nommait et connaissait parfaitement toutes les plantes du Jardin Royal, était d'une telle ignorance dans la campagne, qu'il n'y connaissait plus rien. Je suis précisément le contraire: je connais quelque chose à l'ouvrage de la nature, mais rien à celui du jardinier (Rousseau, 1990, vol. 2: 423).⁶

La dernière phrase de cet extrait exprime une certaine déconsidération envers le travail du jardinier, d'autant plus notable que, en racontant l'anecdote sur Fagon, Rousseau associe le jardin à la médecine, à l'«étude d'apothicaire» qu'il mentionnait, sur un ton de dédain, dans un autre passage des *Confessions* (Rousseau, 1990, vol. 1: 236). Le jardin est alors présenté comme un espace où l'on pratique une «anti-botanique», la science de ceux qui, comme il le dira dans la «Septième promenade» des *Rêveries du promeneur solitaire*, ont «l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues et des remèdes» (Rousseau, 1972: 123). Soucieux d'en tirer profit, ils ne voient les plantes que par leur utilité.⁷ Parallèlement, dans le même texte, Rousseau incorpore le jardin dans le contexte de sa réflexion concernant les passions humaines, lorsqu'il parle de deux manières opposées d'étudier la botanique, la première consistant à observer les végétaux dans la nature, «dans le plein calme des passions»,⁸ l'autre étant qualifiée de botanique «de cabinet et de jardin tout au plus». Cette dernière favorise des disputes stériles au sujet de systèmes qui, selon l'auteur, non seulement n'ajoutent rien à la connaissance des plantes, mais augmentent aussi des passions: la rivalité, la haine, la recherche de renommée, d'admiration et d'honneurs, dont le cabinet et le jardin deviennent des représentations. De ceux qui pratiquent ce genre de botanique, il dit qu'«[e]n dénaturant cette aimable étude, ils la transplantent au milieu des villes et des académies où elle ne dégénère pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux» (Rousseau, 1972: 131-132). Le jardin est alors une œuvre essentiellement humaine, ce qui non seulement le rend peu approprié pour l'étude des plantes, mais le fait aussi participer de la corruption et de la méchanceté de l'homme, dont il est le reflet. Dans la deuxième lettre adressée à la duchesse de Portland, il déclare:

Je veux oublier les hommes et leurs injustices. Je veux m'attendrir chaque jour sur les merveilles de celui qui les fit pour être bons, et dont ils ont si indignement dégradé l'ouvrage. Les végétaux dans nos bois et dans nos montagnes sont encore tels qu'ils sortirent originellement de ses mains, et c'est là que j'aime à étudier la

6 «[L]a longue habitude de fureter des campagnes m'a rendu familières la plupart des plantes indigènes. Il n'y a que les jardins et productions exotiques où je me trouve en pays perdu», écrit-il encore dans une lettre à M. de Malesherbes (Rousseau, 1826: 367).

7 Rappelons, dans ce sens, un passage de l'article «Botanique» paru dans l'*Encyclopédie*: «Le détail de la Botanique est divisé en plusieurs parties: il y en a trois principales; savoir la *nomenclature des plantes*, leur *culture*, & leurs *propriétés*. La dernière est la seule qui soit importante par l'utilité que nous en tirons; les deux premières ne doivent nous occuper qu'autant qu'elles peuvent contribuer à faire valoir la troisième, en perfectionnant la connoissance des propriétés. On doit entendre par les *propriétés des plantes*, tous leurs usages, même les usages d'agrément; ainsi les arbres des forêts & les herbes des parterres ont dans ce sens leurs propriétés, comme les plantes usuelles dans la Médecine» (1751: 340).

8 «Il y a dans cette oiseuse occupation [la botanique] un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse et douce: mais sitôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, soit pour remplir des places ou pour faire des livres, sitôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, qu'on n'herborise que pour devenir auteur ou professeur, tout ce doux charme s'évanouit, on ne voit plus dans les plantes que des instruments de nos passions, on ne trouve plus aucun vrai plaisir dans leur étude, on ne veut plus savoir mais montrer qu'on sait, et dans les bois on n'est que sur le théâtre du monde, occupé du soin de s'y faire admirer; ou bien se bornant à la botanique de cabinet et de jardin tout au plus, au lieu d'observer les végétaux dans la nature, on ne s'occupe que de systèmes et de méthodes; matière éternelle de dispute qui ne fait pas connaître une plante de plus et ne jette aucune véritable lumière sur l'histoire naturelle et le règne végétal. De là les haines, les jalousies, que la concurrence de célébrité excite chez les botanistes auteurs autant et plus que chez les autres savants» (Rousseau, 1972: 131).

nature; car je vous avoue que je ne sens plus le même charme à herboriser dans un jardin. Je trouve qu'elle n'y est plus la même; elle y a plus d'éclat, mais elle n'y est pas si touchante. Les hommes disent qu'ils l'embellissent, et moi je trouve qu'ils la défigurent (Rousseau, 1826: 376).

Le jardin est un espace où l'homme exerce une violence sur la nature, tout en préférant l'éclat des végétaux défigurés et «embellis» à l'émoi que génèrent des «bois» et des «montagnes».⁹ Les hommes «sont menteurs», tandis que la nature «ne ment point», écrit-il encore dans la première lettre adressée à la duchesse de Portland (Rousseau, 1826: 369). Face à ce contraste, c'est vers une nature jamais touchée par la main de l'homme ni dégradée par ses passions qu'il souhaite se tourner, pour s'y livrer à l'étude des plantes et, en même temps, échapper à ses persécuteurs. Et, tout-de-suite, en se rappelant que la duchesse, elle aussi, est propriétaire d'un jardin, il s'excuse: «Pardon, madame la duchesse; en parlant des jardins j'ai peut-être un peu médité du vôtre» (Rousseau, 1826: 376).

La défiguration et la dégradation qui caractérisent le jardin se manifestent peut-être le plus explicitement dans les «monstres», les plantes dont les fleurs flattent l'œil, mais qui, étant le résultat de la «culture», n'ont pas la capacité de se reproduire. Bulliard en fait mention dans son *Dictionnaire élémentaire de botanique*, lorsqu'il évoque les «jardins botaniques, où la culture rend souvent les plantes monstrueuses & contrefaites» (dans un passage cité plus haut). Rousseau prévient alors madame Delessert contre ces spécimens:

Tant que vous les [les fleurs] trouverez doubles, ne vous attachez pas à leur examen; elles seront défigurées, ou, si vous voulez, parées à notre mode; la nature ne s'y trouvera plus: elle refuse de se reproduire par des monstres ainsi mutilés [...] (Rousseau, 1826: 302).

Et Montbrison écrit:

Observer seulement, je vous prie, que les renoncules, les anémones, les boutons d'argent, et beaucoup de fleurs cultivées dans les jardins, ne peuvent pas servir à cet examen. La culture, l'abondance des engrais, y produisent une infinité de pétales, qui étouffent souvent les étamines et les pistils.

Ces fleurs ne portent donc pas de graines pour la plupart; et quoique très jolies, les savans n'ont pas hésité à les appeler des *monstres*. La rose cultivée n'est pas elle-même à l'abri de cette dénomination injurieuse. On les nomme aussi fleurs *pleines*; et seulement *doubles* et *semi-doubles*, lorsque les organes sexuels subsistent encore plus ou moins, et produisent quelques graines fécondées (1802, vol. 1: 55-56).

Nous voilà donc devant une situation paradoxale: dans les ouvrages de Rousseau et Montbrison, l'apprentissage botanique de la femme doit se dérouler dans un espace —à savoir, le jardin— qui, *a priori* et d'après les auteurs mêmes est loin d'être approprié pour réaliser cet objectif, parce qu'il ne permet pas d'observer la nature «agreste», non modifiée par l'activité humaine. En outre, chez Rousseau, le jardin est un espace trompeur, associé

⁹ Dans *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau, par la bouche de Julie parlant de son jardin, personnifie la nature et la présente comme victime de la violence perpétrée par l'homme: «D'ailleurs, la nature semble vouloir dérober aux yeux des hommes ses vrais attraits, auxquels ils sont trop peu sensibles, et qu'ils défigurent quand ils sont à leur portée: elle fuit les lieux fréquentés; c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans des îles désertes, qu'elle étale ses charmes les plus touchants. Ceux qui l'aiment et ne peuvent l'aller chercher si loin sont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque sorte à venir habiter avec eux; et tout cela ne peut se faire sans un peu d'illusion» (Rousseau, 1960: 462).

aux passions empêchant d'étudier les plantes d'une manière désintéressée qui, toujours selon le penseur genevois, est la seule recommandable. Dans la suite, nous tenterons d'explorer ces ambiguïtés pour dégager la complexité du rapport liant la femme au jardin dans les écrits sur la botanique de Rousseau et Montbrison, et, particulièrement, pour décrypter les sens qui se cachent derrière la pratique consistant à enfermer la femme dans l'enceinte du jardin.

2. SE (FAIRE) CULTIVER

Le jardin est l'espace où la femme, adepte de la botanique, est censée recevoir son instruction. Comme les végétaux qui l'entourent et auxquels elle est souvent comparée,¹⁰ elle y est l'objet d'une «cultivation», d'une formation basée sur la parole du maître choisi par elle-même ou bien autoproclamé. «[J]e me dévoue, et vous adopte pour mon écolière», déclare l'énonciateur de l'ouvrage de Montbrison (1802, vol. 1: 40), affirmant répondre à une demande formulée par madame de C, désireuse de trouver un précepteur qui «dirige une commençante». Rousseau, quant à lui, paraît vouloir s'assurer le monopole dans le processus de transmission des savoirs, lorsqu'il recommande à madame Delessert de rejeter tous les livres à l'exclusion de «celui de la nature» et des lettres que lui-même lui adresse et auxquelles il confère, en pratique, le statut de «livre unique», comme il l'a d'ailleurs fait à d'autres occasions, par rapport aux ouvrages d'auteurs tels que l'abbé Pluche, Defoe ou Linné:¹¹

Chère cousine, je suis jaloux d'être votre seul guide dans cette partie. Quand il en sera temps, je vous indiquerai les livres que vous pourrez consulter. En attendant, ayez la patience de ne lire que dans celui de la nature et de vous en tenir à mes lettres (Rousseau, 1826: 308).

Cette recommandation peut être due à différentes raisons. Dans ses écrits sur la botanique, Rousseau se plaint à plusieurs reprises de l'inexistence de livres qui puissent être utiles aux amateurs des plantes: «Les livres des botanistes modernes n'instruisent que les botanistes, ils sont inutiles aux ignorants. Il nous manque un livre vraiment élémentaire, avec lequel un homme qui n'aurait jamais vu de plantes pût parvenir à les étudier seul» (Rousseau, 1826: 374), écrit-il à la duchesse de Portland.¹² Dans les *Lettres à C*, Montbrison reprend cette idée à sa manière, tout en s'adressant à sa charmante élève:

Vous vous plaignez que la botanique n'ait été traitée jusqu'ici que par des savans? de si gros livres et tant de science vous font peur? Vous êtes disposée à leur préférer un livret de quelques pages, et les graves leçons d'un adepte, à peu près aussi avancé que vous. Plus fier d'un tel choix que je ne le serois du suffrage des plus habiles, et

¹⁰ Pour l'analyse des analogies entre la femme et la plante, et de l'image de la femme-fleur dans les ouvrages de vulgarisation sur la botanique adressés aux femmes à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, voir Łuczak (2022).

¹¹ Concernant le concept de «livre unique» chez Rousseau et la liste des ouvrages auxquels il a conféré ce statut, voir Berchtold (2021: 349-350), qui remarque en plus que, dans la pensée du Genevois, «[t]out livre qui accède, au moins pour un moment, au statut enviable de livre à conserver, à cultiver et à sauver est une peinture de la nature» (2021: 350). Les *Lettres élémentaires*, elles aussi, remplissent cette condition.

¹² Rousseau plaidera alors pour des livres illustrés qui «représentent» la plante et permettent de la «figurer»: «Quand j'ai vu dans mon Linnæus la classe et l'ordre d'une plante qui m'est inconnue, je voudrois me figurer cette plante, savoir si elle est grande ou petite, si la fleur est bleue ou rouge, me représenter son port. Rien. Je lis une description caractéristique, d'après laquelle je ne puis rien me représenter. Cela n'est-il pas désolant?», se plaint-il (1826: 375). Sur la place occupée par l'illustration dans l'activité botanique de Rousseau, voir Cook (2012: 215-233).

jaloux de contribuer à vous faciliter les avenues d'une partie si agréable de l'histoire naturelle, je vais mettre sous vos yeux quelques notions élémentaires sur la botanique. [...] Puisse ce petit livre, après avoir occupé vos loisirs, être transmis aux objets chers à votre cœur! (1802, vol. 2: 2-3)

Mais les mots de Rousseau cités plus haut peuvent être également interprétés comme une marque de méfiance envers le savoir et l'enseignement livresques en tant que tels, une méfiance qui structure sa théorie pédagogique. «Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas» (Rousseau, 1957: 210), écrit-il dans l'*Émile*, mettant en relief l'influence négative de la lecture sur la formation de l'enfant:

L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire; il ne s'instruit pas, il apprend des mots. Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux. [...] Pourquoi toutes ces représentations? que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez! (Rousseau, 1957: 186).

«Ne lire que dans [le livre] de la nature», comme Rousseau le préconise à madame Delessert, signifie alors regarder ou «montrer l'objet même». ¹³ Qu'il reprenne, dans ses instructions adressées à une femme, les propos qu'il a initialement exposés dans un ouvrage concernant le processus de formation de l'enfant peut surprendre et l'on se demande si les mêmes recommandations auraient figuré dans un texte visant le public masculin. Toutefois, il ne faut pas oublier qu'à l'origine de la correspondance présentée dans les *Lettres élémentaires* se trouve le souhait exprimé par madame Delessert d'initier ses enfants à la botanique, comme le rappelle l'auteur lui-même au début de la première lettre: «Votre idée d'amuser un peu la vivacité de votre fille, et de l'exercer à l'attention sur des objets agréables et variés comme les plantes, me paroît excellente [...]» (Rousseau, 1826: 295). Parallèlement, le rejet de l'éducation livresque prend une signification particulière dans le contexte de l'enseignement de la botanique, vu le reproche d'«étudier les mots» qu'on adresse aux botanistes: «[Un voisin jaloux] vous a donc assuré, Madame, que la botanique n'étoit après tout qu'une science de mots? Je lui en demande humblement pardon; mais je ne saurois être de son avis», déclare l'énonciateur de l'ouvrage de Montbrison (1802, vol. 1: 115). Rousseau, lui aussi, aborde ce sujet dans ses écrits: si, dans le passage cité ci-dessus, il remet en cause la validité de l'enseignement basé sur des représentations («Pourquoi toutes ces représentations?», demande-t-il), à une autre occasion, en se référant spécifiquement à l'étude des plantes, il affirme: «Le botaniste ne souffre point d'intermédiaire entre la nature et lui. Il n'admet pour vrai que ce qu'elle lui montre, il rejette tout ce que les hommes y veulent ajouter de leur chef» (cité dans Kobayashi, 2012: 64). ¹⁴

¹³ Toujours dans l'*Émile*, il écrit: «Sans étudier dans les livres, l'espèce de mémoire que peut avoir un enfant ne reste pas pour cela oisive; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, et il s'en souvient; il tient registre en lui-même des actions, des discours des hommes; et tout ce qui l'environne est le livre dans lequel, sans y songer, il enrichit continuellement sa mémoire en attendant que son jugement puisse en profiter» (1957: 109-110).

¹⁴ Dans les *Confessions*, Rousseau raconte: «Je m'éciais parfois avec attendrissement: "O nature! ô ma mère! me voici sous ta seule garde; il n'y a point ici d'homme adroit et fourbe qui s'interpose entre toi et moi!"» (1990, vol. 2: 424). De là découle l'importance de l'herbier dans la pratique botaniste de Rousseau, dont Berchtold (2012: 352) écrit: «L'herbier est le "spectacle de la nature fait livre", littéralement. Parce qu'il n'est pas de deux natures hétérogènes (d'un côté un monde de signes arbitraires élaborés par l'homme de l'homme; de l'autre une Nature ayant vocation à être admirée et ressentie par l'homme de la Nature), il paraît résoudre le paradoxe du "livre-miroir de Nature" et permettre de surmonter l'antithèse de la contradiction»; «Pour Rousseau, la fleur n'est pas d'abord l'emblème d'un ornement rhétorique, c'est un signe vrai et naturel, au contraire des mots de la langue qui ne le sont pas» (Berchtold, 2021: 399).

Mais quelle que soit la raison de ce bannissement du livre «écrit» (avec la seule exception de celui du précepteur), il détermine la nature de l'enseignement offert à la femme. Même si, selon Rousseau, il ne doit pas y avoir d'intermédiaire entre *le* botaniste et la nature, *la* botaniste —ou *la* botanophile¹⁵— connaîtra les secrets des plantes suivant les instructions de son précepteur, qui la guiderons dans sa lecture du «livre de la nature». Cette situation fait rappeler la façon dont Julie, dans *La Nouvelle Héloïse*, décrit son rôle dans la formation de l'Élysée: «[L]a nature a tout fait, mais sous ma direction, et il n'y a rien là que je n'aie ordonné» (Rousseau, 1960: 454). Si dans son jardin, la nature est soumise à la culture matérialisée par le travail de la propriétaire, dans les écrits de vulgarisation sur la botanique adressés au public féminin, c'est la femme qui est l'objet d'une «cultivation» véhiculée par les mots de son précepteur. Le jardin se dresse alors comme une représentation métonymique du savoir qu'il est permis à la femme d'acquérir. Ce type d'enseignement peut être caractérisé avec encore une autre image tirée de *La Nouvelle Héloïse*, celle des oiseaux du jardin de Julie, au sujet desquels Kisliuk remarque:

Tout comme les herbes qui bordent le bassin, les oiseaux renoncent, eux aussi, à l'expansion par une retenue volontaire. Ils se contentent d'un vol de hauteur moyenne, nécessaire au bonheur qu'apportent le devoir et le repos au sein d'une société modèle. La responsabilité et la vertu affaiblissent les passions et limitent l'essor de l'exaltation sentimentale, ainsi que l'exploration intellectuelle ou spirituelle. Par ailleurs, l'essor et les explorations suscitent l'angoisse et l'incertitude, tandis que la domesticité supprime l'effroi et le vertige. D'autre part, pour Rousseau, l'exploration imaginative n'est pas le domaine de la femme. [...] Julie sait borner ses aspirations et restreindre ses élans en faveur de l'harmonie du groupe, tout comme les oiseaux de son verger. A son entrée dans l'Élysée, «le chant de mille oiseaux» frappe l'oreille de Saint-Preux et évoque une sensation de légèreté. Mais, quand il les entrevoit dans «leur domicile», il semble au lecteur que leur vol restreint les prive de ce sens de légèreté et de liberté, propre à leur nature. C'est comme si, contenant leur essor, ils se chargeaient de lourdeur en faveur du bonheur et de la prospérité. [...] La vie ailée se contente d'un monde borné; c'est-à-dire que, symboliquement, l'imagination ne dépasse jamais les limites du jardin. L'Élysée élimine toute bravoure, toute intensité. L'agréable et l'utile remplacent les exploits et les épreuves (1980: 324-325).

Nous avons cité ce long passage parce que les traits caractéristiques du jardin de Julie se reproduisent dans la représentation de celui que nous trouvons dans les écrits sur la botanique adressés aux femmes. La domesticité inhérente à l'idée de jardin —un espace extérieur, mais en même temps, «tout proche de la maison», comme nous le lisons dans *La Nouvelle Héloïse* (Rousseau, 1960: 453)— détermine le caractère de la formation qu'elles peuvent y acquérir. La femme qui apprend dans le jardin les bases de la botanique doit se contenter —même si le caractère volontaire de cette retenue s'avère problématique— d'un savoir «de hauteur moyenne», sans «bravoure» ni «intensité». C'est un savoir strictement limité et contrôlé, qu'elle assimilera en arpentant le jardin, «[son] livre sous le bras», pour reprendre la formule utilisée par Rousseau dans le passage cité plus haut, suivant les leçons (et rien que les leçons) de son précepteur, sans entreprendre par elle-même l'initiative de consulter d'autres sources ou «ambitionner le succès des savans»

¹⁵ Rousseau (1826: 301, 332) utilise les deux termes —«botaniste» («notre chère petite botaniste») et «botanophile» («notre petite *botanophile* (amatrice de la botanique)») — pour désigner la fille de madame Delessert, qu'il évoque dans le passage des *Lettres élémentaires* cité ci-dessus.

(Montbrison, 1802, vol. 1: 119), représenté par le latin, qu'on a banni de son apprentissage, l'ayant considéré comme trop spécialisé et trop «masculin» (ou «masculinisant»). Ce n'est donc pas par hasard que l'énonciateur de l'ouvrage de Montbrison (1802, vol. 1: 1-11) adresse ses lettres à «une jeune personne qui réunit au goût des beaux-arts, et à des talents qui prouvent ce goût, celui des connoissances solides qu'elle ne cherche point à prouver, et qu'elle cultive sans étalage». C'est peut-être aussi une raison qui pousse Rousseau à diminuer l'importance de l'étude des plantes dans sa correspondance avec madame Delessert:

Il ne faut pas, chère amie, donner à la botanique une importance qu'elle n'a pas; c'est une étude de pure curiosité, et qui n'a d'autre utilité réelle que celle que peut tirer un être pensant et sensible de l'observation de la nature et des merveilles de l'univers. L'homme a dénaturé beaucoup de choses pour les mieux convertir à son usage: en cela il n'est point à blâmer; mais il n'en est pas moins vrai qu'il les a souvent défigurées, et que, quand, dans les œuvres de ses mains, il croit étudier vraiment la nature, il se trompe. Cette erreur a lieu surtout dans la société civile; elle a lieu de même dans les jardins. Ces fleurs doubles, qu'on admire dans les parterres, sont des monstres dépourvus de la faculté de produire leur semblable, dont la nature a doué tous les êtres organisés. Les arbres fruitiers sont à peu près dans le même cas par la greffe: vous aurez beau planter des pepins de poires et de pommes des meilleures espèces, il n'en naîtra jamais que des sauvageons. Ainsi, pour connoître la poire et la pomme de la nature, il faut les chercher, non dans les potagers, mais dans les forêts. La chair n'en est pas si grosse et si succulente, mais les semences en mûrissent mieux, en multiplient davantage, et les arbres en sont infiniment plus grands et plus vigoureux. Mais j'entame ici un article qui me mènerait trop loin: revenons à nos potagers (1826: 344-345).

Le retour abrupt des «forêts», champ privilégié de l'observation de la nature «agreste», au «potager», espace de cultivation, pareil en cela au jardin, est significatif, car il scelle, d'une façon inéluctable, l'enfermement de la femme à l'enceinte du jardin.¹⁶ À ce propos, il est intéressant de remarquer la présentation formelle utilisée par Rousseau et Montbrison. Si, chez Rousseau, comme le veut Saint-Amand (1983: 163), la lettre «vient mimer l'espace naturel, devient métaphore de l'espace, lieu de l'herborisation», et de cette façon, contribue à réduire la distance entre le précepteur et sa disciple, c'est l'effet contraire qui est perceptible dans les *Lettres à C* de Montbrison, dont la première contient la relation d'une expédition que l'énonciateur de l'ouvrage présente à sa disciple, désireuse d'en connaître le moindre détail:

Voici, Madame, d'après vos ordres, le récit de ma dernière herborisation avec mon ami Placide. Je ne vous fais grâce d'aucun détail, puisque vous l'exigez, puisque vous désirez vous promener par la pensée dans ces sites riants, cueillir des fleurs avec nous, partager ces sensations variées et ces émotions touchantes, qui ont rendu cette matinée une des plus agréables de ma vie (1802, vol. 1: 15).

Le récit particulièrement minutieux, visant à permettre à madame de C de participer «par la pensée» à l'herborisation menée par son précepteur ne fait qu'augmenter la distance physique qui sépare les deux parties de la correspondance, et, en même temps,

¹⁶ Par ailleurs, Vestroni (2016: 165-166) remarque que l'enfermement de la femme dans le jardin est un élément récurrent dans les romans du XVIII^e siècle.

met en relief les différences entre leurs situations respectives. Les descriptions méticuleuses qu'on y trouve suggèrent combien les phénomènes et les événements qui font leur objet sont éloignés de l'expérience de la femme, à qui il est recommandé de recueillir des plantes des parterres de son jardin.¹⁷

3. APPRIVOISER LES PASSIONS

Dans ces circonstances, la botanique en tant que savoir scientifique se voit contrainte de laisser une place à d'autres sujets que le précepteur se propose d'apprendre à sa disciple. «[L]'étude de la nature émousse le goût des amusements frivoles, prévient le tumulte des passions, et porte à l'âme une nourriture qui lui profite en la remplissant du plus digne objet de ses contemplations», écrit Rousseau dans la première des *Lettres élémentaires* (1826: 295-296). De cette façon, la morale et la vertu font leur entrée dans la représentation du jardin et y occupent un espace important, comme cela a d'ailleurs déjà été le cas de l'Élysée de Julie où, d'après la remarque de Vestroni, «règne le bonheur, à condition qu'il soit fondé sur la vertu et non pas sur le désir» (2016: 170-171).¹⁸ Montbrison peut alors commencer la lettre quatorzième de son ouvrage, qui clôt la section consacrée à la matière botanique, par l'évocation de «l'auteur de Julie et d'Émile», le «sage / qui nous fit aimer la vertu» (1802, vol 1: 121).

La présentation de la thématique de la vertu est supportée par une structure qui oppose le jardin à un autre espace. Dans l'ouvrage de Montbrison, au début de la correspondance, l'on déconseille à la destinataire des lettres de s'aventurer dans des «bois» et des «bocages» représentant le péril de la mélancolie amoureuse. «Craignez et vos résolutions et la rêverie mélancolique; ces lieux éloignés d'un vain tumulte; ce calme perfide, précurseur de l'orage; cette douce incurie, mère des dangereux souvenirs et des tendres pensées...» (1802, vol. 1: 38), la prévient son précepteur. Elle ne sera autorisée à retrouver la nature «agreste», celle des «vallées» et des «coteaux» (1802, vol.1: 120), qu'après avoir terminé son apprentissage botanique réalisé, on l'a dit, avec les parterres de son jardin (voir aussi Łuczak, 2022: 108-109; 2023: 171-173). C'est alors que, affranchie des passions qui la tourmentaient, elle sera invitée à «pénétre[r] avec une curiosité active au milieu des forêts majestueuses» et à ne plus redouter «l'ombre des bois et leur vaste silence» (Montbrison, 1802, vol. 1: 120). Chez Rousseau, lui aussi, le travail de répression du désir est étroitement lié à l'espace du jardin:

S'appliquer à faire du jardinage, selon le conseil d'Ovide, c'est se donner l'occasion de déplacer sa *libido* en distrayant l'attention de son esprit par une activité accaparante qui empêche le chagrin amoureux d'y occuper toute la place. Un certain parti-pris de lecture pourrait donc chercher dans le produit des activités de jardinage de Julie les traces involontaires du travail actif d'un refoulement non résolu (Berchtold, 2021: 386).

Le jardin est donc «un lieu où la femme exerce sa propre maîtrise» et, en même temps, «un lieu qui protège l'homme parce qu'il "contient" la femme» (Vestroni, 2016: 164). L'opposition qui s'installe entre le jardin et les «forêts majestueuses», chez Montbrison, ou bien entre les «potagers» et les «forêts» dans le passage des *Lettres élémentaires* cité plus haut (ou encore entre le jardin et les bosquets «de l'autre côté de la maison» dans

¹⁷ On retrouve cette disposition spatiale dans *La Nouvelle Héloïse* où, comme l'indique Berchtold (2021: 36), «[l']instabilité géographique de Saint-Preux s'oppose nettement à la stabilité du séjour de Julie».

¹⁸ Citons, une fois de plus, l'étude de Kisliuk (1980: 330): «L'Élysée est le symbole de la victoire de Julie sur elle-même; la victoire réalisée à l'aide de la foi à laquelle elle attribue sa soif d'innocence et d'honneur».

La Nouvelle Héloïse [Rousseau, 1960: 468]),¹⁹ rappelle celle qui structure la pastourelle, décrite par Zink. Dans la pastourelle, la bergère, associée à la nature sauvage et soumise à ses mystérieuses forces, représente la passion irréfrenable, tandis que la dame, enfermée dans le verger,

n'est plus l'incarnation fugitive, affolante et décevante d'un désir bouleversant, incohérent, irréductible au cours habituel de la vie et des choses. Elle est intégrée à un monde familial et rassurant; un verger clos et domestique; la société des cours, la hiérarchie féodale, l'ambition mondaine des jeunes gens. Elle est récupérée. [...] [E]lle n'est plus dangereuse pour l'homme puisqu'elle est intégrée aux valeurs masculines (Zink, 1972: 98, 102).

Depuis cette perspective, l'enfermement de la femme dans les ouvrages concernés peut être vu comme le signe d'une angoisse ou d'une inquiétude suscitées par la sexualité de la femme et, en tant que tel, comme un symptôme de plus de la peur de l'«empire des femmes» que Martin trace dans l'œuvre de l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*,²⁰ tout en considérant que la clôture «correspond à une exigence fondamentale chez Rousseau en ce qui concerne les femmes» (Martin, 2004: 417).²¹

Mais malgré la fréquence avec laquelle Montbrison fait allusion à la pensée et à la figure de Rousseau, les positions prises par les deux auteurs sont loin d'être identiques. Chez Montbrison, comme nous venons de le voir, l'enfermement de la femme dans le jardin n'est pas définitif: l'énonciateur des lettres encourage leur destinataire à abandonner l'enceinte du jardin une fois son apprentissage botanique achevé. Dans les *Lettres élémentaires*, en revanche, la claustration de la femme dans le jardin semble irrévocable: pour lui parler des plantes, le précepteur, qui, dans un passage cité antérieurement, a déjà laissé voler sa pensée vers les «forêts», se résigne à «reven[ir] à nos potagers». ²² En tant qu'activités qui «émousse[nt] le goût des amusements frivoles» et «prévien[nen]t le tumulte des passions» (parmi lesquelles il faut également compter l'ambition savante et l'érudition), le jardinage et l'étude des plantes sont présentés comme un chemin au bout duquel se profile le verger de *La Nouvelle Héloïse*, tout en constituant, selon Kisliuk, une «traduction symbolique» de l'«épanouissement moral» (1980: 329) de Julie. Mais, chez Rousseau, la «récupération» —pour reprendre la formule de Zink— de la femme dans le jardin n'est jamais définitive, et le refoulement reste toujours non résolu, comme l'a déjà signalé Berchtold. Cela fait que la sortie du jardin n'est pas envisagée (ni même envisageable): la femme est censée y demeurer, «encadrée» par la clôture du jardin qui, plus ou moins matérialisée, représente la maîtrise des passions qu'elle est invitée à entreprendre et pratiquer (tout en étant probablement condamnée à l'échec, car jugée incapable de se libérer de leur emprise), ainsi que le contrôle auquel elle-même est soumise.

19 «[L']Élysée, le lieu de la vertu, le lieu où l'on ne pêche point, a remplacé le lieu de la faute, et, pour plus d'opposition, il se trouve situé de l'autre côté de la maison. Traduisons dans notre perspective: le sexe de Julie, projeté au-delà de la mort, ou plutôt dans un lieu mythique, se trouve maintenant au-delà du désir» (Blanc, 1982: 362).

20 Martin (2004: 366) parle d'un «retour quasi obsédant de cette problématique dans l'œuvre de Rousseau».

21 «[...] Rousseau ne cesse de suggérer, à mots à peine couverts, que les Européens seraient bien inspirés en l'occurrence de prendre pour modèle certains des usages orientaux: sinon celui de la polygamie, du moins celui de la claustration des femmes» (Martin, 2004: 367).

22 Une autre différence entre l'ouvrage de Rousseau et celui de Montbrison est l'apparition, dans ce dernier, d'éléments de galanterie et de badinage. À ce sujet, voir Marchal (2013) et Łuczak (2022).

4. CONCLUSION

Dans le roman du XVIII^e siècle, le jardin «contient» la femme, écrivait Vestroni. On retrouve cette même idée dans les *Lettres élémentaires* de Rousseau et les *Lettres à C* de Montbrison, où elle est véhiculée par l'image de la femme qui herborise dans le jardin et relie les différents sens que nous avons dégagés au cours de notre lecture. L'idée de la continence se révèle, tout d'abord, dans le choix même du lieu dans lequel la femme réalise son apprentissage de la botanique. Étudier les plantes dans un espace «cultivé», modifié et modelé par la main humaine implique, par principe, sinon de fait, une certaine déformation ou mutilation des contenus scientifiques, ce qui met en évidence le caractère de la formation offerte à la femme, invitée à abandonner l'ambition de se constituer un savoir érudit et spécialisé, et à se contenter du statut d'«amatrice» dans le double sens d'«amoureuse» (des plantes) et de «non-professionnelle». Cet effet se voit renforcé par la domesticité inhérente au concept du jardin, espace perçu comme «attenant» à la maison (même quand il ne l'est pas forcément au sens strict), ce qui fait regarder l'activité menée par la femme dans le jardin comme une prolongation de la gestion du foyer, une tâche ménagère de plus. Tout cela montre la présence précaire, toujours incertaine, de la femme dans le monde de la science au tournant du XIX^e siècle. Deuxièmement, l'idée de la continence se cache également derrière la représentation du jardin comme un lieu où la femme est censée apprendre à apprivoiser ses passions et exercer sa vertu, tout en contribuant à la consolidation des valeurs traditionnelles de la société, même si les deux auteurs semblent diverger au moment d'esquisser le déroulement et l'achèvement de ce processus. Rousseau, plus sceptique que Montbrison, présente cela comme une épreuve dont le résultat est incertain et probablement toujours insatisfaisant, jamais définitif, l'état de la vertu se profilant comme un horizon lointain, difficile ou impossible à atteindre. Face au caractère essentiellement inachevé de ce processus, la femme se trouve condamnée à rester dans cet espace symbolique de perfectionnement de soi qu'est le jardin, contenue par sa clôture et instruite par le discours de son précepteur.

Même si ce n'était pas son objectif de départ, notre analyse a également démontré le rapport qui existe entre les écrits de vulgarisation et le roman de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle —rapport manifeste dans le recours aux mêmes sujets, formes et motifs (à ce titre, l'œuvre de Rousseau semble exemplaire, comme nous l'avons vu)—. Cette observation nous amène à souligner la nécessité de se pencher encore davantage sur les textes en marge de la fiction romanesque et d'essayer de déterminer les schémas d'interdépendance et les mécanismes de transfert des formes et des idées entre les différents types d'écriture, contribuant ainsi à une meilleure et plus profonde compréhension de ceux-ci.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRE, Gilles & Marc PHILIPPE (2020), «Contributions féminines à la floristique de la France avant 1870», *Le Journal de botanique*, n° 90, pp. 35-60, <https://doi.org/10.3406/jobot.2020.2282>
- ARGENVILLE, Antoine-Joseph Desallier d' (1751), «Parterre», en Denis Diderot; Jean le Rond d'Alembert (coords.), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc.*, Neufchâtel, Samuel Faulche & Compagnie Libraires & Imprimeurs, vol. 12, p. 87.
- BERCHTOLD, Jacques (2021), *La Nouvelle Héloïse. Le lieu et la mémoire*, Paris, Garnier.
- BLANC, André (1982), «Le jardin de Julie», *Dix-huitième Siècle*, n° 14, pp. 357-376, <https://doi.org/10.3406/dhs.1982.1405>

- BULLIARD, Pierre (1783), *Dictionnaire élémentaire de botanique ou exposition par ordre alphabétique des Préceptes de la Botanique, & de tous les Termes, tant françois que latins, consacrés à l'étude de cette Science*, Paris, Chez l'Auteur et al.
- COOK, Alexandra (2012), *Jean-Jacques Rousseau and botany the salutary science*, Oxford, Voltaire Foundation.
- DAUBENTON, Louis Jean-Marie (1751), «Botanique», en Denis Diderot; Jean le Rond d'Alembert (coords.), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc.*, vol. 2, Paris, Chez Briasson et al., pp. 340-345.
- DELEUZE, Joseph-Philippe (1823). *Histoire et description du Muséum Royal d'Histoire naturelle*, Paris, Chez M. A. Royer, au Jardin du Roi.
- GEORGE, Sam (2007), *Botany, sexuality and women's writing 1760-1830. From modest shoot to forward plant*, Manchester & New York, Manchester University Press.
- «HERBORISER» (1740), *Dictionnaire universel françois et latin contenant la signification et la définition tant des mots de l'une et l'autre langue, avec leurs différents usages*, Nancy, Pierre Antoine, p. 1663, <https://trevoux.atilf.fr/index.php>
- «HERBORISER» (1765), en Denis Diderot; Jean le Rond d'Alembert (coords.), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc.*, vol. 8, Neufchâtel, Samuel Faulche & Compagnie Libraires & Imprimeurs, p. 149.
- KISLIUK, Ingrid (1980), «Le symbolisme du jardin et l'imagination créatrice chez Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand», *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 185, pp. 297-418.
- KOBAYASHI, Takuya (2012), *Écrits sur la botanique de Jean-Jacques Rousseau. Édition critique* (thèse de doctorat), Université de Neuchâtel.
- ŁUCZAK, Barbara (2017), «La botanique (adaptée) pour les femmes dans la Bibliothèque universelle des dames». *Studia Romanica Posnaniensia*, n° 44/4, pp. 5-23. <https://doi.org/10.14746/strop.2017.444.001>
- ŁUCZAK, Barbara (2022), «L'image de la femme-fleur dans les "prosimètres botaniques" de Louis Bernard de Montbrison et de Dargassies», *L'Esprit Créateur*, n° 62(4), pp. 101-114. <https://doi.org/10.1353/esp.2022.0046>
- ŁUCZAK, Barbara (2023), «O pożytku z ruin w uczeniu botaniki: *Lettres à Madame de C*** Louisa Bernarda de Montbrison», en Marcin Cieński; Paweł Pluta (eds.), *Tekstowe reprezentacje ruin (1760-1830)*, Warszawa, Instytut Badań Literackich PAN – Wydawnictwo, pp. 161-174.
- MARCHAL, Hugues (2013), «Létamine du précepteur: figures du masculin dans les traités de botanique galants», en Daniel Maira; Jean-Marie Roulin (eds.), *Masculinités en révolution. De Rousseau à Balzac*, Saint-Étienne, Publication de l'Université de Saint-Étienne, pp. 117-133.
- MARTIN, Christophe (2004), *Espaces du féminin dans le roman français de dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation.
- MONTBRISON, Louis Bernard de (1802), *Lettres à Madame de C** sur la botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle*, vol. 1-2, Paris, Levrault.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (1826), *Œuvres*, vol. 12, Paris, Werdet & Lequien.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (1957), *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (1960), *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (1972), *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (1990), *Les Confessions*, vol. 1-2, Paris, Gallimard.
- SAINT-AMAND, Pierre (1983), «Rousseau contre la science. L'exemple de la botanique dans les textes autobiographiques», *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, n° 219, pp. 159-168.
- VESTRONI, Valentina (2016), *Jardins romanesques au XVIII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier.

- SCHTEIR, Ann B. (1996), *Cultivating Women, Cultivating Science. Flora's Daughters and Botany in England 1760 to 1860*, Baltimore & London, The Johns Hopkins University Press.
- ZINK, Michel (1972), *La Pastourelle. Poésie et folklore au Moyen Âge*, Paris – Montréal, Bordas.

